

Alberto Giacometti (1901-1966)

Sur les traces de l'Homme qui marche

C'est probablement sa sculpture la plus connue, qui a cheminé en parallèle de tout son parcours créatif. Pourtant, aucune exposition complète ne lui avait encore été consacrée. L'Institut Giacometti, à Paris, a réussi la prouesse de réunir la quasi-totalité des versions de *l'Homme qui marche* pour mieux faire connaître cette œuvre polysémique... Une visite à réserver d'urgence.

Par Sophie Flouquet

Paris, 1945. Les années de guerre ont été difficiles. Non qu'Alberto Giacometti ait réellement souffert dans sa chair (blessé au pied en 1938 lors d'un accident, il marchera toute sa vie avec une canne et ne sera jamais mobilisable). Depuis 1941, il est réfugié à Genève auprès de sa mère et de son neveu adoré. Mais du point de vue artistique, ces années sont bel et bien une souffrance. Loin de son atelier parisien de la rue Hippolyte Maindron, au sud de Montparnasse; privé de ses repères; dépourvu d'inspiration. L'artiste, installé dans une petite chambre d'hôtel vite envahie par les sacs de plâtre, se sent incapable de créer autre chose que des figurines qui tiennent dans quelques boîtes d'allumettes. «Je faisais ça malgré moi. Je ne comprenais pas, racontera-t-il. Je commençais grand et je finissais minuscule. Seul le minuscule me paraissait ressemblant. J'ai compris plus tard : on ne voit une personne dans son ensemble que lorsqu'elle s'éloigne et devient minuscule.» Taraudé par son insatisfaction, il ne parvient pas à résoudre son problème de proportion. «Je crois que la chose la plus difficile est de tirer d'un modèle une figure satisfaisante parce que chaque jour on voit le modèle d'une façon différente», écrit-il.

Alors, en septembre 1945, son retour à Paris est comme une bouffée d'oxygène. Il y retrouve son cher frère Diego, précieux assistant et éternel modèle. À Genève, Alberto a rencontré la lumineuse Annette



Alberto, son frère Diego et sa femme Annette, photographiés par Alexander Liberman dans le très spartiate atelier de la rue Hippolyte Maindron, à Paris, en 1951.

Arm, de 22 ans sa cadette, qui lui fait oublier sa précédente liaison avec la tumultueuse Isabel Nicholas. Elle le rejoint à Paris et partagera avec abnégation l'extrême frugalité de son quotidien, jusqu'à la fin de sa vie.

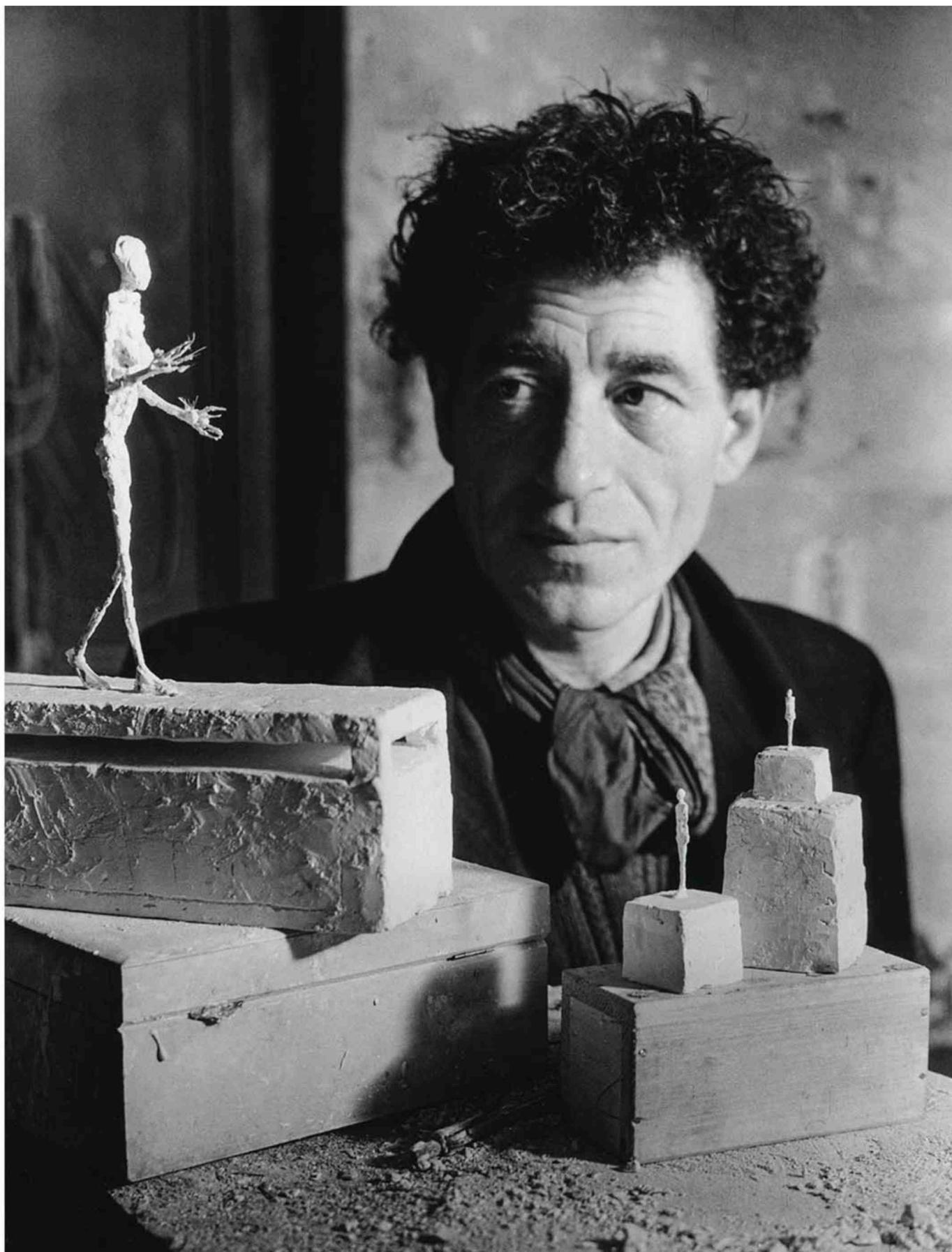
«Ancien sculpteur surréaliste»

S'il est encore souvent assailli par le découragement, Alberto persévère: «Je sais que j'ai quelque chose à dire que les autres ne disent pas et si je persiste, c'est parce que j'ai la certitude profonde et absolue que j'arriverai à ce que je veux et que ces années passées n'ont pas été perdues mais gagnées», écrit-il à sa mère. Les clashes avec les amis surréalistes, qui ont abouti à son éviction du groupe en février 1935 – on lui reproche entre autres ses accointances avec la figuration et le modèle –, sont derrière lui.

S'il ne renie rien des sculptures d'imagination des années 1930 qui lui ont valu la reconnaissance des intellectuels parisiens – et qu'il ne cessera jamais d'exposer –, Giacometti préfère qu'on le range désormais dans la catégorie «ancien sculpteur surréaliste». Après les affres du doute, ces années d'après-guerre vont s'avérer très fécondes. Seul compte dorénavant le processus créatif. Ainsi prend progressivement forme *l'Homme qui marche*.

Dans son atelier, face à *la Nuit*, l'un des premiers essais d'*Homme qui marche*, pris en photo par Émile Savitry vers 1946. Avec toujours ce même regard dubitatif sur son travail.

»»»



L'HISTOIRE DU MOIS | L'HOMME QUI MARCHE



L'«Exposition surréaliste» à la galerie Pierre Colle, par Man Ray, en 1933, avec une version remaniée de la *Femme qui marche*.

Proche des communistes sans avoir jamais été officiellement encarté, le sculpteur est sollicité pour concevoir un monument-hommage à un héros de la Résistance, Gabriel Péri, fusillé en 1941 au mont Valérien. Curieux casting, tant glorifier les héros n'a jamais été véritablement l'affaire de Giacometti. Comme pour chaque projet, il travaille sans relâche. Sur un socle, il compose et recompose, associant deux figures en marche, une femme et un homme aux silhouettes longilignes, ne portant aucun vêtement, dépourvus de détails venant en perturber la lecture. Ce sont des personnages hors du temps.

«Le premier *Homme qui marche* était une femme»

Logiquement, ce parti pris de créer une sculpture générique ne convainc pas. Le projet est un échec mais Giacometti transforme ses recherches. Ainsi naîtra *la Nuit* [ill. page précédente], «grêle jeune fille qui tâtonne dans le noir», selon ses mots. En réalité, ce n'est pas la première «femme qui marche» du sculpteur. Une figure plus ancienne, datant de sa période surréaliste, pourrait avoir servi de matrice. «Le

premier *Homme qui marche* était une femme», confirme Catherine Grenier, directrice de la fondation Giacometti et commissaire de l'exposition.

En 1932, dans une étrange schizophrénie, Alberto Giacometti livrait concomitamment deux sculptures radicalement différentes, *Femme qui marche* [ill. ci-contre], sans tête ni bras, sorte de déesse Gradiva («celle qui marche» en latin) hiératique et comme sortie d'un hiéroglyphe égyptien, et *Femme égorgée*, aux antipodes, figure éclatée au sol, les membres brisés, encore pleinement surréaliste. Expression de sa relation ambiguë aux femmes, entre fascination et

Qui était Alberto Giacometti ?

L'un des artistes les plus atypiques du XX^e siècle, qui a frayé avec les surréalistes avant de revenir à la figuration. Il a inventé une écriture singulière.

1901 Naissance dans le canton des Grisons, en Suisse. Alberto est l'aîné des quatre enfants d'Annetta et Giovanni Giacometti, peintre reconnu.

1920 Voyage en Italie avec son père à l'occasion de la biennale de Venise.

1922 Installation à Paris.

1932 Première exposition personnelle à Paris, dans le cercle surréaliste.

Années 1950 Reconnaissance internationale et multiplication des expositions.

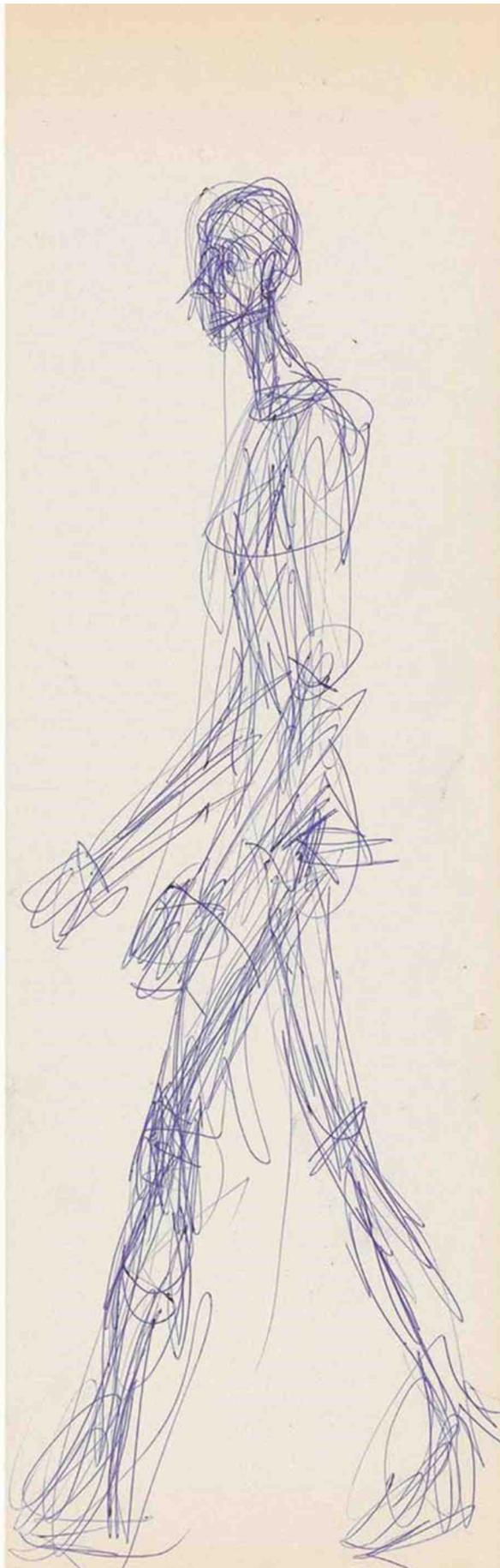
1962 Grand Prix de la sculpture de la biennale de Venise.

1966 Mort à Coire, en Suisse.

«Cette Femme qui marche a l'indivisibilité d'une idée, d'un sentiment; elle n'a pas de parties parce qu'elle se livre tout à la fois. C'est pour donner une expression sensible à cette présence pure, à ce don de soi, à ce surgissement instantané, que Giacometti recourt à l'élongation.» Jean-Paul Sartre



Femme qui marche
Androgyne et presque primitive, telle fut la matrice de l'*Homme qui marche*.
1932-1936, bronze, 150,3 x 27,7 x 38,4 cm.



Homme qui marche

La sculpture phare de Giacometti est aussi profondément graphique, comme en témoignent ces dessins qui décrivent la structure du corps humain plus que le mouvement.

1959-1965, stylo bille sur papier, 65 x 19,3 cm et 17 x 11 cm.

crainte? Peut-être. Quoi qu'il en soit, cette *Femme qui marche*, si atemporelle et onirique soit-elle, annonce alors son retour à la figuration. Elle subira maints avatars: transformée en mannequin surréaliste puis dotée de bras et d'une tête en forme de hampe de violon (1933) [ill. page de gauche, en haut] ou retravaillée au niveau du thorax (1936). «C'est certainement la meilleure chose que j'ai faite à ce jour, écrit-il à sa mère. Je l'ai commencée en 1932 et petit à petit je l'ai beaucoup travaillée [...] mais je vois bien tous les défauts, tout ce qui manque pour que ce soit réellement une sculpture, et j'espère aller bientôt plus loin.» Jusqu'à la faire changer de sexe...

De la statuaire égyptienne au fantôme de Rodin

La figure, qui a pris progressivement de l'ampleur, va devenir un homme. Désormais, toutes les femmes que Giacometti sculptera seront immobiles et frontales. L'artiste en témoigne en 1961 dans un entretien avec le critique et historien de l'art Pierre Schneider (*l'Express*, 8 juin 1961): «Je m'étais rendu compte que je ne peux jamais faire qu'une femme immobile et un homme qui marche.» C'est en 1948, lors de la grande exposition monographique montée par son marchand Pierre Matisse à New York, que Giacometti livre la toute première version autonome de *l'Homme qui marche*: plus naturaliste, presque à taille réelle, étiré à l'extrême, si mince qu'il en est presque invisible de face. Dans l'introduction du catalogue, Jean-Paul Sartre clarifie la démarche de l'artiste: «Après trois mille ans, la tâche de Giacometti et des sculpteurs contemporains n'est pas d'enrichir les galeries avec des œuvres nouvelles, mais de prouver que la sculpture est possible. De le prouver en sculptant, comme Diogène en marchant prouvait le mouvement [...]. Giacometti a su donner à la matière la seule unité vraiment humaine: l'unité de l'acte.»

Succès public et marchand, l'exposition marque le début de la reconnaissance internationale de l'artiste. Et comme toujours dans son processus créatif, *l'Homme qui marche* va subir de nouvelles déclinaisons. Sa première version était pètrie de références. À la statuaire égyptienne tout d'abord, dont il eut la révélation lors d'une visite au musée égyptien de Florence dans les années 1920, commentant dans sa correspondance: «Ça, ce sont de vraies sculptures. Ils ont retranché tout ce qui était nécessaire sur toute la figure, il n'y a même pas un trou pour entrer une main, pourtant, on a l'impression du mouvement et de la forme d'une façon extraordinaire.» Passe aussi, assurément, le fantôme de Rodin. Collégien, Giacometti avait sacrifié

»»

L'HISTOIRE DU MOIS | L'HOMME QUI MARCHÉ



Vue de l'exposition Alberto Giacometti à la 31^e biennale de Venise, en 1962, par Bo Boustedt.

l'argent de son trajet en bus pour s'offrir un livre sur le maître. Remis sur le métier, parfois rehaussé de peinture, *L'Homme qui marche* subit encore des mutations, fruits d'un regard

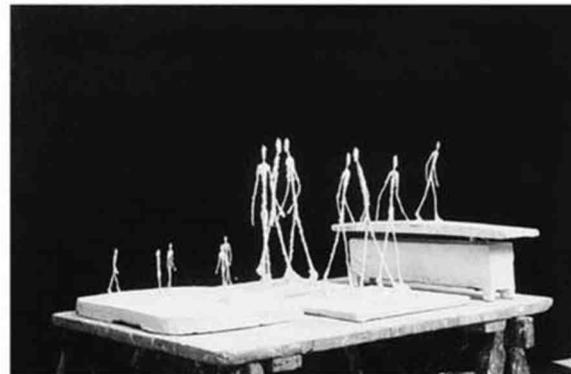
désormais ancré dans l'observation du quotidien. D'universel, dépourvu de genre, il devient un homme du commun observé depuis la terrasse d'un café, fine figure masculine déambulant à grands pas dans une portion d'espace délimitée par un socle. «Par ce biais, Giacometti réintroduit dans la sculpture quelque chose de bien connu dans la peinture : le système perspectif», explique Catherine Grenier. Ces figures seront déclinées à la fin des années 1940 en une série de groupes, *les Places*, associant femmes immobiles et personnages masculins en mouvement.

En 1949, alors qu'il reçoit une nouvelle variation en bronze, un homme avançant sur un plateau, Pierre Matisse l'enjoint à différencier ses sculptures par des titres. L'artiste s'en dit incapable : «Homme coïncé? C'est peut-être ce qu'il est», lui écrit-il. La sculpture sera un temps surnommée «l'Homme catastrophique». C'est aussi à ce moment-là qu'il crée *L'Homme qui chavire*, emporté dans une chute. Aboutissement logique. «Il est vrai que ce n'est pas le mouvement que Giacometti veut représenter mais une attitude représentative de la marche plutôt que sa réalité, poursuit Catherine Grenier. Dans ce mouvement, on ne marche pas, on risque même de tomber... Il l'a dit : il ne va pas dans le sens du réel de la photographie ou du cinéma qui pour lui ne disent pas la vérité. La vérité est celle de la perception. Avec *L'Homme qui marche*, c'est la structure de tout homme qui marche qu'il décrit.»

Quatre grandes versions, une œuvre iconique

C'est finalement pour un nouveau projet monumental qu'il en livre un ultime modèle. En 1959, l'artiste est sollicité pour créer un groupe sculpté destiné à être installé sur une place devant la Chase Manhattan Bank, à New York. Son projet associe une très grande femme, un homme qui marche et une grande tête. Les vieux démons se réveillent : de nouveau accablé par les problèmes d'échelle, entre les différentes figures mais aussi avec l'espace de cette place où il n'a jamais mis les

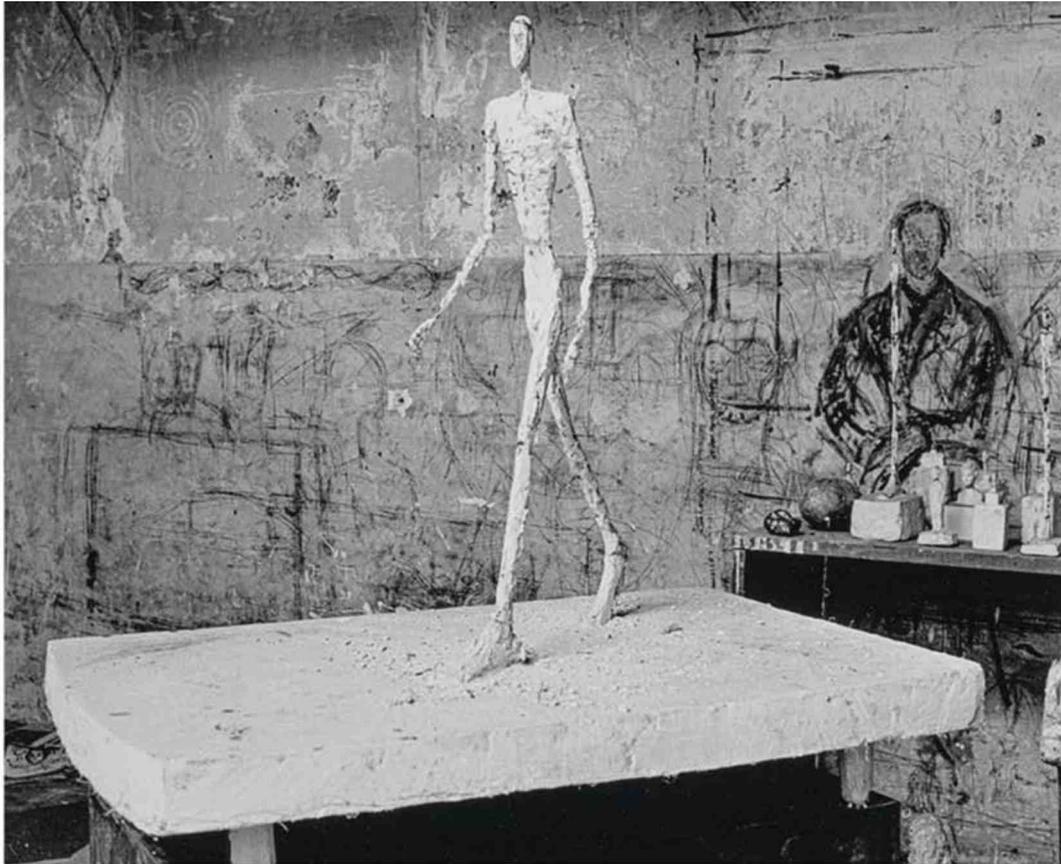
«J'ai toujours l'impression, le sentiment de la fragilité des êtres vivants, comme si à chaque instant il fallait une énergie formidable pour qu'ils pussent tenir debout instant par instant, toujours dans la menace de s'écrouler.» Alberto Giacometti



Groupe de sculptures à la fonderie Rudier, vers 1948.

pieds (il s'est toujours refusé à aller voir ses expositions à New York, où il ne se rendra finalement qu'en 1965, peu de temps avant sa mort). Les modèles sont coulés mais, à la demande de l'artiste, ne seront jamais envoyés. Après maints atermoiements, Giacometti renonce. Deux tirages de *L'Homme qui marche*, au pas plus dynamique, un peu plus grands que la taille humaine, seront finalement fabriqués, rares œuvres de grande taille devenues emblématiques de son travail, exposées individuellement dans sa rétrospective organisée lors de la biennale de Venise en 1962 puis reprises pour l'inauguration de la fondation Maeght de Saint-Paul-de-Vence en 1964, première grande exposition de l'artiste dans une institution muséale française (vingt ans après New York...).

À l'image de son corpus articulé pendant quarante ans autour de trois motifs récurrents (tête, figure féminine, figure masculine), celui de *L'Homme qui marche* fut donc obsessionnel. Et, chose rare, il fut aussi le sujet de son ultime chef-d'œuvre «quand la plupart des artistes finissent dans le ressassement», note Catherine Grenier. Comment expliquer sa force iconique? «Il en existe quatre grandes versions mais, pour le public, c'est comme s'il n'y en avait qu'une tant elle est iconique. Giacometti a accompli une œuvre de référence, un motif, un archétype qui fascine tout le monde. Il rend l'émotion



Plâtre de l'Homme qui marche sous la pluie dans l'atelier de Giacometti, par Denise Colomb.

évidente et spontanée alors que l'œuvre résulte d'un feuilletage de sens, possède un potentiel symbolique et narratif très fort», explique-t-elle encore.

Giacometti a toutefois très peu écrit sur le sujet, laissant ouverte son interprétation. D'aucuns, au sortir de la guerre, y ont lu une évocation des victimes de retour des camps de la mort. Or, lorsqu'il crée ses premières figures étirées, émaciées, Giacometti n'a pas encore été confronté à ces images. Sartre s'opposera pourtant à cette analyse : «À ces corps-ci quelque chose est arrivé: sortent-ils d'un miroir concave, d'une fontaine de jeunesse ou d'un camp de déportés? Au premier regard, nous croyons avoir affaire aux martyrs décharnés de Buchenwald. Mais l'instant d'après nous avons changé d'avis: ces natures fines et déliées montent au ciel, nous surprenons tout un envol d'Ascensions, d'Assomptions, elles dansent, ce sont des danses,

elles sont faites de la même matière raréfiée que ces corps glorieux qu'on nous promet. Et quand nous sommes encore à contempler cet élan mystique, voici que ces corps émaciés s'épanouissent, nous n'avons plus sous les yeux que des fleurs terrestres.»

Pourtant, de cet homme fragile et vulnérable qui continue à avancer malgré tout, sans entrave, et semble ne jamais se reposer, Catherine Grenier ne veut pas exclure cette interprétation chez un artiste hanté par la mort depuis l'enfance : «Ses œuvres parlent de son temps en se soustrayant au temps. Il n'avait pas cette idée en tête quand il les a créées. Mais qu'on y ait pensé après la guerre est assez naturel.» Atemporel, d'une acuité encore si évidente aujourd'hui, son *Homme qui marche* décrit une humanité fragile et résiliente, capable d'humilité pour sans cesse se remettre en mouvement. Y compris au plus fort des crises. ■

Pour aller plus loin

■ L'EXPOSITION DE L'ÉTÉ

Étonnamment, aucune exposition n'avait jamais été consacrée à cette pièce célébrissime. «Ces œuvres ont été très difficiles à emprunter et donc à réunir, explique Catherine Grenier, commissaire de l'exposition. Notamment la première version en bronze, celle de 1947, tirée à un seul exemplaire et conservée par le Giacometti Stiftung de Zurich, qui n'est jamais prêtée et ne le sera jamais plus...»

Elle est accompagnée de la *Femme qui marche*, mais aussi de plusieurs versions de l'*Homme*, petites et grandes – il existe seulement quatre versions grandeur nature (dont trois en bronze) sur une quinzaine d'avatars depuis la *Femme qui marche* –, ainsi que de nombreux dessins. «L'exposition en dit aussi beaucoup sur le principe créatif en lui-même, qui fonctionne souvent par déclinaisons, par dérivations», ajoute Catherine Grenier.

■ LA BIOGRAPHIE INCONTOURNABLE

Alberto Giacometti par Catherine Grenier éd. Flammarion • 352 p. • 25 €
► Un ouvrage riche de maintes sources et références, qui se lit comme un roman. La directrice de la [fondation Giacometti](#) y montre l'artiste tel qu'il est, fondamentalement libre et obsédé par la mort.

«L'Homme qui marche – Une icône de l'art du XX^e siècle» du 4 juillet au 29 novembre
[Institut Giacometti](#) • 5, rue Victor Schoelcher • 75014 Paris
[www.fondation-giacometti.fr](#) (réservation en ligne uniquement) • Catalogue : 160 p. • 24 €

Rencontre intense avec Giacometti en pleine création en 1967 dans une archive vidéo sur [BeauxArts.com](#)